

fonde impression dans la mémoire des hommes est celui de la frégate française la *Méduse*; mais l'horreur de ce souvenir est due moins au nombre des victimes qu'au récit des longues souffrances qu'elles ont endurées et au génie du peintre qui en a retracé l'effroyable réalité. Le *President*, le premier des steamers transatlantiques, périt en 1841, dans son voyage de New-York à Liverpool, sans laisser aucun indice de sa triste destinée. Il avait un nombre considérable de passagers, mais qui était loin d'égaliser celui des navires d'émigrants. Deux autres grands steamers, le *Pacific* de la ligne Collins, et le *City of Boston*, de la ligne Inman, ont disparu d'une manière également mystérieuse. Les ministres les plus fameux des vingt dernières années sont celui de l'*Arctic*, qui fut abordé par le steamer français *Vesta* pendant un brouillard, et périt avec 300 personnes; celui du *Central America*, qui sombra dans la mer des Antilles avec 598 voyageurs, dont 152 parvinrent à se sauver; celui de l'*Austria*, qui brûla au milieu de l'Océan en 1858, et dont 67 passagers seulement sur 538 échappèrent à la mort; celui du *Hungarian*, qui se perdit en 1860, sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, avec toutes les personnes qu'il portait; celui de l'*Anglo Saxon*, qui naufraga en 1863 sur la côte de Terre-Neuve avec 446 passagers, dont la moitié périrent; enfin celui du *Northwest*, qui a sombré l'hiver dernier dans la Manche, à la suite d'un abordage, et dont la perte a entraîné celle de 325 personnes.

Le nom de l'*Allantic*, qu'il faut ajouter aujourd'hui à cette liste funèbre, éclipsa tous les autres. Sur un millier de personnes qui se trouvaient à bord de ce malheureux steamer, il parait bien certain qu'un plus de sept cents ont été englouties par les flots. La catastrophe a été tellement inopinée, tellement foudroyante, que beaucoup de passagers, surpris dans leur sommeil, n'ont même pas eu le temps de quitter leurs cabines avant que l'eau s'y précipitât et que l'asphyxie pour eux a dû succéder presque immédiatement au réveil.

On dit que l'équipage a commis l'indignité de dépouiller les cadavres. On cite entr'autres le fait d'un vaurien qui a mutilé la main d'une dame pour en enlever une bague en diamants. Une femme avait donné naissance à un enfant 6 heures avant le désastre.

Plusieurs personnes munies de bouées de sauvetage ont été submergées et se sont noyées avant que l'on pût leur porter secours; quelques autres qui avaient des bouées de sauvetage et essayaient d'arriver au rocher au moyen d'une corde attachée au steamer ont aussi péri chemin faisant.

Au nombre des passagers il y en avait un qui demeurait depuis quelque temps aux Etats-Unis et avait fait quelques voyages au préalable en Angleterre, dans le but d'en ramener avec lui sa femme et ses cinq enfants dans la nouvelle patrie; le père, la mère et les enfants ont tous péri.

Plusieurs des passagers venus à bord du *Delta*, ont des contusions très-graves. L'un d'eux a les deux jambes cassées; d'autres sont tellement malades qu'ils peuvent à peine se tenir debout.

Deux personnes dont on ne connaissait pas les noms et qui se sont sauvées du naufrage, ont été identifiées; se sont James Bateman, de Londres, Angleterre, et Edward Mills, de Belfast, Irlande. M. Bateman a été le seul qui ait réussi à se grimper dans les cordages avec son épouse dans les bras, malheureusement celle-ci est morte dans cette position, de froid et d'épuisement.

Parmi les passagers d'entrepont, qui sont montés sur le pont, s'est trouvé un jeune anglais avec sa femme et son enfant; ils ne se furent pas plutôt hissés dans les cordages qu'une vague emporta l'enfant.

Immédiatement après le capitaine donna ordre aux passagers de monter dans les agrès de l'avant, parce que cette partie du steamer était la plus élevée et la moins exposée.

Une jeune femme déclara qu'elle était trop faible pour faire un pas, mais conseilla à son mari de travailler à se sauver.

Le mari suivit le conseil de la jeune femme, mais M. Fisk, le 1er officier du bord, refusa d'abandonner l'infortunée et demeura auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle expirât et fût emportée par les vagues furieuses.

Des arrangements ont été pris entre le gouvernement et les autorités de la ville pour transporter sur l'île Lawlor, le reste des cadavres qui ont été recueillis, et on a demandé au gouvernement de la Puissance une permission à cet effet.

Trois cent douze passagers d'entrepont du vapeur naufragé *Atlantic*, sont arrivés à Boston le 5 courant. Ils ont été reçus par plusieurs citoyens.

## AGRICULTURE.

### CAUSIERES. (Suite.)

Loin de moi l'intention de mépriser mon pays, ni encore moins la classe agricole; car notre Province est belle, susceptible des plus grands développements et il lui est réservée une brillante destinée dans le futur empire canadien. Et nos cultivateurs en général sont aussi actifs, aussi intelligents que ceux de n'importe quelle autre contrée du monde. Mais cela n'empêche pas qu'il reste énormément à faire pour donner à notre agriculture le rang qu'elle doit et peut occuper. Il est difficile d'exagérer les conséquences de la routine: l'état de délabrement et de décadence où sont tombés des milliers de fermes sont la preuve la plus convaincante de ses ravages au milieu de nos campagnes.

Des terres originairement riches et fertiles en sont venues au point de ne plus produire la vie de leurs propriétaires; à force d'en soutirer récoltes sur récoltes, sans rien leur rendre par l'engrais, on a fini par les rendre presque stériles.

Un charretier brutal et sans compassion ne manque pas de ruiner son cheval promptement, en le soumettant à des travaux excessifs, en lui refusant la nourriture nécessaire, et en ne lui épargnant ni les jurons, ni les coups de fouet, ni les coups de bâton. La pauvre bête a les reins et les flancs ensanglantés, les côtes décharnées; son maître impitoyable a beau la stimuler, la gourmander, elle devient bientôt incapable de lui rendre aucuns services. Il en est de même de nos fermes épuisées.

Les terres ne sont pas bonnes comme autrefois, dit-on; ça ne paye plus de les cultiver.

Que disait-on à ce charretier si, près de la carcasse de son cheval, il s'écriait: "Les chevaux ne sont plus bons comme autrefois, il est inutile de songer à faire de l'argent avec eux;

si je n'avais plus que les services du mien pour vivre, je ne manquerais pas de mourir de faim." On lui dirait que ceux qui ont soin de leurs chevaux, qui leur donnent du foin, de l'avoine et du repos après un travail modéré, ne s'en plaignent nullement et les trouvent aussi bons, aussi utiles qu'autrefois.

De même le cultivateur trouverait sa terre encore bonne comme auparavant si après une récolte de grain, il faisait succéder la prairie, le pâturage et le fumier. Et au lieu d'être forcé de laisser sa terre de peur de crever de faim pour prendre un autre métier, il pourrait lui faire produire de belles moissons dignes des années passées.

"Nos fermes soumises à une conduite routinière, dit un observateur, n'indiquent ni cette indépendance, ni ce confort, ni ce bonheur qui devraient toujours être la part du cultivateur. Les bâtisses sont vieilles et souffrent du manque d'entretien. Tout semble diminuer en valeur. La maison n'est ni blanchie ni peinte; les fenêtres sont privées de quel-ques-unes de leurs vitres; les remises sont sur le point de s'écrouler par la pourriture; les étables paraissent froides et décrépies; les clôtures n'ont pas été relevées depuis des années; les chemins sont méchants et bordés de plantes nuisibles; les pâturages n'offrent plus que la mousse et les mauvaises herbes."

Ces paroles, que je viens de citer, peuvent s'appliquer aux dépendances du fermier José, que j'allai visiter avant de dire adieu au capitaine B.

A mon arrivée chez cet intéressant fermier, je ne fus pas lent à constater par moi-même jusqu'à quel point mon hôte avait dit vrai en le qualifiant du type du cultivateur routinier.

La maison menaçait ruine. La cheminée était démolie jusqu'au comble du toit. Plus d'un carreau des fenêtres, neuf de leurs vitres, étaient bouchés au moyen de torchons et de vieux chapeaux. Un contrevent suspendu que par un gond, un poteau de puits privé de sa brimbale, une "latterie" et un four sur le point de crouler entièrement, voilà autant de traits caractéristiques de l'incurie de l'occupant. Ajouter à cela une charrette, une scie, un cheval, une pelle et un peu de bois de chauffage gisant dans la neige devant la porte de la maison.

L'intérieur de la maison, quoique nettoyé assez souvent, n'offrait cependant aucun confort grâce au froid qui pénétrait par les crevasses et à l'humidité d'une cave mal ventilée. Les anciennes divisions avaient été enlevées à dessein pour ne faire qu'un seul et unique appartement constituant à lui seul la cuisine, la salle à manger, la chambre à coucher, la salle de réception et que sais-je encore.

Les enfants du fermier José, auxquels il n'avait su donner qu'un intérieur aussi peu attrayant, et une si triste perspective de succès dans la carrière agricole, l'avaient tous laissés tour à tour pour aller se faire domestiques dans les villes, apprendre des métiers ou travailler dans les manufactures américaines.

Il leur avait bien pourtant acheté des équipages pour les retenir; mais l'amusement leur donna des idées de luxe de plus en plus prononcées et quand après une fête brillante, il leur fallait revenir à la sombre demeure paternelle, coucher sur un vil grabat et reprendre le lendemain les haillons du travail, ils ne pouvaient plus y tenir et, les conseils aidant, ils s'enfuyaient à toutes jambes et de gâté de cœur.

Les bâtiments de la grange luttaient d'apparence avec la maison.

JEAN BELLVUE.

(A continuer.)

## FAITS DIVERS.

MARIAGE TRAVESIL.—L'église de Brooklyn dite le Tabernacle, dont le rév. Dewitt Talmage était pasteur, a été détruite par le feu il y a quelques mois, et la congrégation a résolu de faire construire sur le même emplacement un nouveau Tabernacle plus riche et plus beau que l'ancien. En vue de se procurer les fonds nécessaires à cette construction, une *fair* est tenue depuis plusieurs jours dans l'Académie de musique de Brooklyn. Pour attirer la foule, et par suite les dollars, à cette *fair*, le rév. Talmage s'est avisé d'un moyen qui a dû rendre Barnum jaloux. Il a fait annoncer dans les journaux que si deux personnes respectables désiraient être unies en mariage, sous le costume du siècle dernier et sur la scène de l'Académie de musique de Brooklyn, leur union serait célébrée gratuitement par le rév. Talmage, et que sa congrégation ferait en outre don aux époux de leur costume de mariage, d'un piano et d'une machine à coudre. Alléchés par ces brillantes promesses, cinquante-deux couples ont aspiré à l'honneur d'être mariés dans les conditions offertes. Il a fallu tirer au sort entre tous ces candidats, et les élus ont été deux jeunes gens de Stamford (Connecticut), deux cousins-germains. M. James Willetts et miss Minnie Willetts. Une fois en possession de la matière première, le rév. Talmage a fait annoncer, toujours par la voie des journaux, que le soir du jeudi 27 mars courant, le prix d'entrée à la *fair* de l'Académie de Musique serait doublé, en vue du nombre immense de personnes désireuses d'assister à la solennité qui serait célébrée ce soir-là dans cette salle de théâtre, savoir l'administration de la bénédiction nuptiale à M. James Willetts et à miss Minnie Willetts costumés en personnages du siècle dernier et assistés de garçons et demoiselles d'honneur également habillés à l'antique.

L'effet a probablement dépassé l'attente du rév. pasteur, car, malgré l'augmentation du prix d'entrée, il a fallu positivement refuser du monde avant-hier soir aux portes de l'Académie, dont la scène avait été décorée pour la circonstance des attributs les plus bizarres. Le décorateur avait eu la prétention de représenter la scène d'un théâtre grec au siècle de Périclès. Dieu le bénisse de sa bonne intention! Quand les spectateurs ont été placés, l'orchestre a joué la Marche des fiançailles de Mendelssohn, et le cortège nuptial, composé d'une trentaine de personnes accoutrées de la manière la plus bizarre, a commencé à défilé, venant d'une porte du fond et traversant la salle pour se rendre sur la scène. Le futur avait un justaucorps de velours bleu garni d'argent, un gilet de satin blanc

bordé d'or, des culottes courtes, des bas de soie blancs et des souliers à boucles. Ses cheveux étaient poudrés à frimas, et la queue retombant sur la nuque lui donnait l'air passablement chinois. La future portait une robe de satin perlé agrémentée de garnitures de tous les genres et de toutes les époques. Un voile de dentelle couvrait ses épaules. Ses cheveux poudrés étaient échafaudés en pic neigeux. Des bas à jour et des souliers régence complétaient son costume. Les garçons et demoiselles d'honneur avaient des accoutrements encore plus fantaisistes. Parvenus sur la scène, ils se sont formés en demi-cercle, salués par les murmures admirateurs de l'assistance. Mais bientôt un silence solennel s'est fait. Le rév. Talmage s'avancant, l'air ému et inspiré. Il s'est placé en face du demi-cercle, et après une minute consacrée sans doute à refouler la pieuse émotion qui semblait l'accabler, il a adressé une courte allocution aux deux jeunes gens et les a mariés suivant le rite presbytérien. Appelant ensuite un de ses amis, M. Latham, il l'a prié d'embrasser la mariée pour lui, ce qu'il a fait de grand cœur, et tous les personnages mâles du cortège ont suivi cet exemple. Les mariés et leur suite ont ensuite passé dans une salle voisine où était servi, aux frais de la congrégation, un souper dit de la Nouvelle Angleterre, c'est-à-dire porc, haricots et crème à la glace. La crème bue, on a remis à la nouvelle mariée un bon pour un piano et une machine à coudre, et elle est partie, au bras de son mari, pour aller prendre le train en destination de Stamford.

La *Revue Scientifique* donne des renseignements fort curieux sur l'état actuel de l'artillerie des différentes puissances européennes:

L'Allemagne est à la tête de 294 batteries ou 1,764 bouches à feu se chargeant par la culasse, sans compter tout le nouveau matériel pour lequel le chancelier vient de réclamer un léger crédit de 200 millions.

L'Autriche ne possède que 184 batteries de campagne, 13 de dépôt et 40 de montagne. Ces batteries sont de 4 pièces, ce qui forme un total de 948 bouches à feu rayées.

L'Angleterre a 56 batteries de campagne et 7 de dépôt pour l'armée territoriale, 58 pour celle des Indes: au total, 256 bouches à feu se chargeant par la culasse et en fer forgé avec tubes d'acier.

La Russie possède 217 batteries de 8 pièces, et 50 batteries de mitrailleuses à huit pièces: total, 1,736 bouches à feu et 400 mitrailleuses. Les bouches à feu se chargeant par la culasse. C'est la plus belle artillerie de l'Europe, grâce aux magnifiques et excellents attelages qu'elle peut y employer.

L'Italie n'a que 800 pièces de deux calibres se chargeant par la culasse.

L'Espagne également, n'a que deux calibres et 700 pièces se chargeant par la bouche. Des transformations prochaines sont attendues.

La Suisse compte 400 bouches à feu de campagne de deux calibres, réparties dans 47 batteries de 8 pièces.

La Turquie peut employer 540 pièces.

La Belgique en a 300.

La Hollande se contente de 120 pièces de campagne; le Danemark, de 108; la Suède, de 150; la Norvège, de 72.

En résumé, l'Europe peut mettre en ligne plus de 10,000 bouches à feu de campagne. Quelle salve si tout cela tonnait à la fois!

Dans le *Tam-Tam*, Albéric 1er fait, sous le titre de *Société des Mines de zinc d'Aracanie*, un amusant tableau de la grandeur et de la décadence de certaines souricières à gogos:

A onze heures, les quatre pick-pockets louent un vaste appartement dans un quartier riche. Ils arrêtent des employés et lancent des prospectus rutilants, où il est dit que la personne qui prendra une action de cinq cents francs aura, au bout de six ans, soixante-dix mille livres de rentes.

Afin d'attirer la confiance, ils mettent en tête de leurs prospectus des noms de généraux araucaniens, de ministres hollands, de colonels persans, d'amiraux suisses et autres dignitaires des carrières d'Amérique.

Ces prospectus produisent leur effet et, pendant toute la journée, un certain nombre de nigards viennent s'arracher les actions des mines de *Zinc d'Aracanie*. Vers six heures, les quatre pick-pockets congédient les employés, ferment le bureau et se partagent les bénéfices de l'entreprise. A sept heures ils dînent joyeusement au Café-Anglais, puis ils montent dans une voiture de place, se font conduire à la gare du Nord et prennent tranquillement le train de neuf heures quarante-cinq qui les mène à Bruxelles.

HYDROPHOBIE.—Richard Staples, charpentier à Washington, autrefois à Chicago, avait été mordu en cette dernière ville, il y a trois mois environ, par un tout petit chien. Staples ne se préoccupa pas un instant de cette légère morsure, qui paraissait entièrement insignifiante, et dont toute trace avait disparu au bout d'un jour ou deux. Il avait quitté Chicago pour s'établir à Washington, et près de trois mois s'étaient écoulés sans que rien pût lui faire soupçonner que le virus rabique était inoculé dans son sang. Au commencement de la semaine dernière, il ressentit un malaise général, accompagné de douleurs dans le dos et dans la tête. Mercredi, il éprouva une soif ardente, et quand il voulut la satisfaire il lui fut impossible d'avaler. C'est seulement alors qu'on soupçonna que le mal dont Staples se plaignait depuis quelques jours pouvait être l'hydrophobie. Il ne fut bientôt plus possible de conserver le moindre doute. Les accès se succédèrent de plus en plus rapprochés, et ils devinrent si violents le jeudi qu'on dut mettre les fers aux mains et aux pieds du patient. Ainsi enchaîné, il s'étendit sur le dos, au milieu de sa chambre, croisa les bras sur la poitrine et dit qu'il voulait mourir dans cette position. Profitant d'un moment de calme un peu plus long que les autres, il pria de lui amener sa femme et ses enfants, auxquels il fit de touchants adieux. Depuis ce moment, le rév. Wilson de l'église méthodiste, et quelques membres de sa congrégation, restèrent constamment auprès de l'infortuné, chantant alternativement des hymnes religieux. On avait cru remarquer que ces chants adouciaient ses souffrances. Cependant, les crises se succédaient avec une violence croissante; les yeux du malade semblaient prêts à sortir de l'orbite, une écume verte et légèrement ensanglantée venait fréquemment à ses lèvres. On essaya à diverses reprises d'adoucir ses tortures par des injections de morphine, mais l'effet du calmant ne durait que quelques minutes. Toute la nuit se passa ainsi. Vendredi matin, un nouveau médecin émit l'avis qu'il était cruel de laisser le patient mourir enchaîné, mais dès qu'il eut assisté à deux ou trois accès, il reconnut qu'il serait trop imprudent de lui enlever ses fers. A 10 heures du matin, vendredi, la mort que Staples implorait depuis le matin, est venue mettre un terme à son martyre.